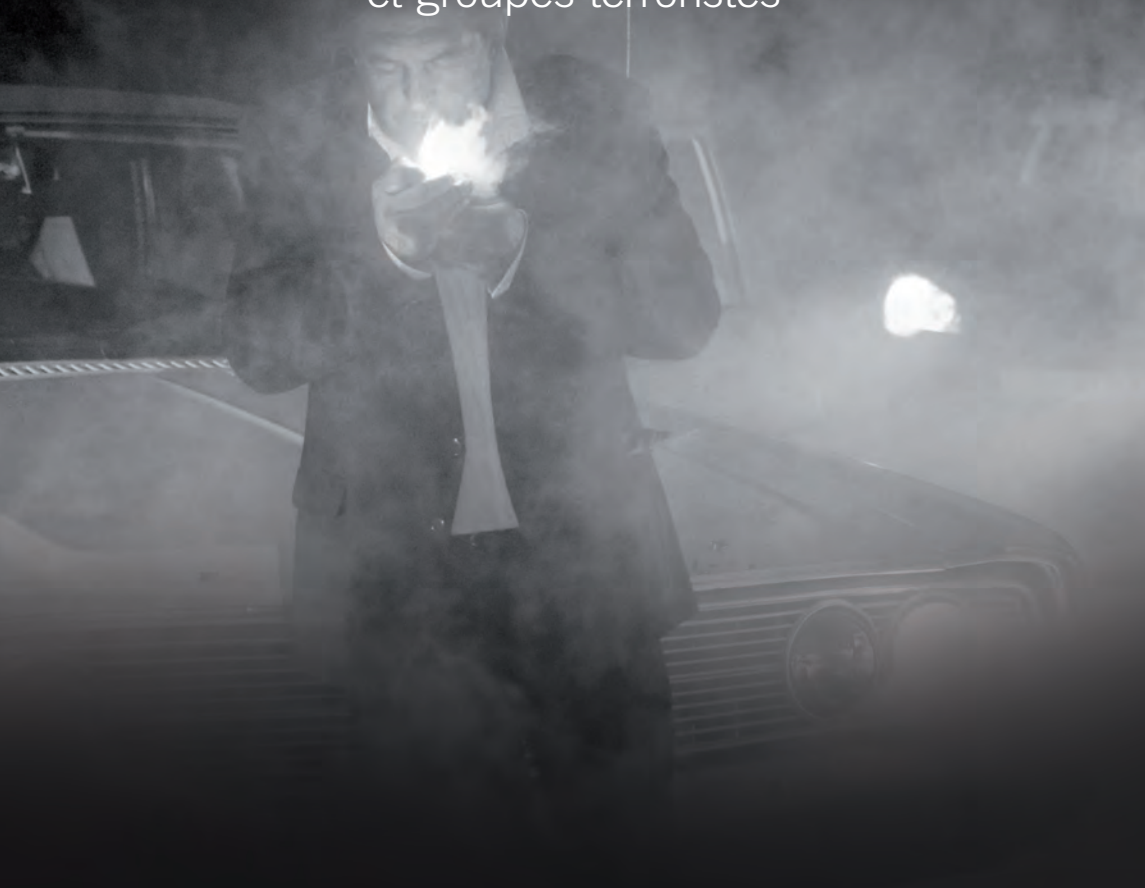


# Alex Caine

## MÉTIER :

# infiltrateur 2

Triades chinoises, mafia russe  
et groupes terroristes





**Alex Caine**  
**MÉTIER:**  
**infiltrateur 2**

Édition : François Perreault  
Infographie : Chantal Landry  
Révision : Lise Duquette

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :

**Pour le Canada et les États-Unis :**  
**MESSAGERIES ADP inc.\***  
2315, rue de la Province  
Longueuil, Québec J4G 1G4  
Téléphone : 450-640-1237  
Télécopieur : 450-674-6237  
Internet : [www.messageries-adp.com](http://www.messageries-adp.com)  
\* filiale du Groupe Sogides inc.,  
filiale de Québecor Média inc.

Données de catalogage disponibles auprès de Bibliothèque et  
Archives nationales du Québec

Le texte *La Pologne craint le dévoilement du « dossier Judas »*, publié dans la revue *The Tablet* le 7 août 1999, est reproduit aux pages 149 à 155 du présent ouvrage avec l'accord de l'éditeur original. [thetablet.co.uk](http://thetablet.co.uk)

05-16  
Imprimé au Canada

© 2016, Alex Caine

Traduction française :  
© 2016, Les Éditions de l'Homme,  
division du Groupe Sogides inc.,  
filiale de Québecor Média inc.  
(Montréal, Québec)

Tous droits réservés

L'ouvrage original a été publié  
par Juniper Publishing,  
sous le titre *Befriend and Betray II*

Dépôt légal : 2016  
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-7619-3982-9

Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour  
l'édition de livres – Gestion SODEC –  
[www.sodec.gouv.qc.ca](http://www.sodec.gouv.qc.ca)

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de développement  
des entreprises culturelles du Québec pour son programme  
d'édition.



**Conseil des Arts  
du Canada** | **Canada Council  
for the Arts**

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée  
à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**  
Funded by the Government of Canada

Nous remercions le gouvernement du Canada de son soutien  
financier pour nos activités de traduction dans le cadre du  
Programme national de traduction pour l'édition du livre.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada  
par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités  
d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du  
Canada par l'entremise du Programme national de traduction  
pour l'édition du livre, une initiative de *la Feuille de route pour  
les langues officielles du Canada 2013-2018 : éducation, immigration,  
communautés*, pour nos activités de traduction.

**Alex Caine**  
**MÉTIER:**  
**infiltrateur 2**  
Triades chinoises, mafia russe  
et groupes terroristes

Collaboration : François Perreault

Traduit de l'anglais (Canada)  
par Henri-Charles Brenner

 **LES ÉDITIONS DE  
L'HOMME**

Une société de Québecor Média



*Un homme qui fuit sa peur peut bien découvrir  
qu'il n'a fait qu'emprunter un raccourci pour la retrouver.*

J. R. R. Tolkien,  
*Les enfants de Hurin*

Dans mon premier tome, *Métier : infiltrateur*, nous n'avons inclus qu'un certain nombre de missions par souci de clarté et de concision. Dans ce livre, qui en est la suite, il sera question de missions dont je n'ai pas parlé auparavant et qui étaient liées, en grande partie, à des enjeux de sécurité nationale.





## PROLOGUE

**D**e retour en Californie. Je n'avais jamais pensé y revenir un jour. Pas un endroit sûr pour moi, considérant le nombre de gangsters avec qui j'avais frayé du temps où je travaillais sur la côte Ouest. Mais bon, j'y étais. Les fédéraux auraient bien aimé m'y faire venir sous escorte, avec tout le branle-bas normalement déployé pour les gens de ma spécialité, mais n'allez pas croire que c'était parce qu'ils s'inquiétaient de ma santé – non, vraiment pas. Ils voulaient tout simplement éviter que je me fasse buter en plein dans leurs plates-bandes.

Si tout ça vous donne l'impression que j'étais quelqu'un d'important, détrompez-vous : je n'étais qu'un gars qu'ils avaient embauché pour faire un boulot, et un boulot pas compliqué par-dessus le marché. Quand JP (JP est mon rabbin, c'est-à-dire mon *boss* dans la police, mon officier de liaison) m'a annoncé que j'étais convoqué à une audience où je serais interrogé sur les circonstances d'une mission en cours, je lui ai dit de les prévenir que je me rendrais à San Diego par mes propres moyens et que je leur passerais un coup de fil la veille de l'audience pour qu'ils me communiquent les détails. Ils paniqueraient peut-être à l'idée de ne pas pouvoir contrôler mes mouvements, mais qu'est-ce que j'y pouvais ? Le rabbin a raccroché. Les dés étaient jetés.

Je suis arrivé comme prévu la veille de l'audience, dans une voiture de location. Je me suis garé en bordure de Balboa Park pour regarder la plage et l'océan rosir dans la lumière du couchant. Le genre de scène que certains auraient jugée inspirante ou chargée de sens, mais moi, ça ne me faisait pas cet effet-là. Ce n'est pas comme ça que je vois les choses. Dans la vie, on fait des choix et on en assume les conséquences, bonnes ou mauvaises. Quand tu réussis, on te traite en héros – du moins pour un

temps. Mais quand tout part en vrille, c'est là que tu te retrouves à Balboa Park à regarder le soleil se coucher.

Le bureau des enquêtes spéciales, l'OSI (Office of Special Investigations) avait jadis été une agence américaine puissante et extrêmement influente. Le célèbre chasseur de nazis Simon Wiesenthal avait contribué à sa création. À l'origine, l'OSI avait un mandat bien différent d'aujourd'hui : son objectif était de débusquer les nazis qui vivaient aux États-Unis, de les dépouiller de leur citoyenneté et de les faire déporter. Le problème, c'est que, au bout d'un certain nombre d'années, à peu près tous les nazis qui se trouvaient sur le territoire américain avaient été appréhendés. Ou alors ils étaient morts. Ou alors il ne restait plus personne pour témoigner contre eux. Confronté à cet état de choses, l'OSI a tenté d'élargir son mandat en y incluant les criminels de guerre issus de conflits plus récents – de Bosnie, de Serbie et de certaines nations africaines, par exemple –, ce qui n'était pas très logique, vu que les individus impliqués dans ces conflits trouvaient rarement asile en sol américain. Sans compter que leurs crimes, pour horribles qu'ils aient été, ne suscitaient pas la même indignation que ceux des nazis, ni la même sympathie à l'endroit des victimes. Ces crimes contre l'humanité étaient considérés comme moins importants que ceux qui faisaient les choux gras du lobby juif, et ils ne réussissaient pas à mobiliser avec autant de ferveur l'opinion publique et les pouvoirs politiques.

L'essentiel du mandat de l'OSI a été transplanté à la Cour pénale internationale de La Haye, aux Pays-Bas. L'organisation est alors devenue une grosse machine roulant avec un budget faramineux, mais dépourvue de direction réelle. Comme bien des agences du gouvernement américain, l'OSI a fini par être démantelé et divisé en différents secteurs d'expertise : l'armée de l'air américaine en deviendrait le pilier opérationnel ainsi que son visage visible, et les services d'enquête restants seraient laissés libres d'opérer dans l'ombre. C'était la division des agents américains à l'étranger (AAA, American Agents Abroad), l'une des moins connues et des plus occultes de l'ancien OSI, qui m'avait convoqué.

L'AAA supervisait toutes les missions menées ou parrainées par les États-Unis à l'étranger. Les secrets honteux et les manœuvres inavouées de la politique extérieure du gouvernement américain, ils les connaissaient tous et de première main, et ce, en remontant jusqu'à la guerre du Vietnam. Et croyez-moi, ce n'était pas qu'un petit paquet de manigances. Lorsqu'il y avait des dégâts à éponger ou quelque truc gênant à camoufler, l'AAA se chargeait d'envoyer sur place une équipe de « nettoyage » ; elle pouvait faire en sorte que des véhicules, des passeports, de grosses sommes d'argent ou quoi que ce soit d'autre se matérialisent instantanément quand des agents en exprimaient le besoin. Et si un problème spécial se manifestait, c'étaient eux aussi qui s'en occupaient. Or, j'étais justement en voie de devenir pour eux un de ces « problèmes spéciaux ». Le genre de position qu'il vaut mieux éviter. Au fil des ans, j'avais moi aussi accumulé ma part de secrets. Pour tout dire, ma vie entière était ensevelie sous une lourde chape de secrets, et si c'était un problème pour les organisations qui m'employaient, ce l'était encore plus pour moi, car ça m'avait amené à me fermer aux autres et plus particulièrement aux femmes que j'avais épousées. Évidemment, j'ai toujours agi comme si c'était de leur faute, comme si c'étaient elles qui s'obstinaient à ne pas vouloir comprendre ma situation. Mais comment auraient-elles pu comprendre des choses dont on ne parlait jamais ?

---

Au moment où on m'a appelé en Californie, il y avait déjà vingt ans que je jouais les infiltrateurs. Une longue carrière durant laquelle ma crédibilité et mon professionnalisme n'avaient jamais été remis en cause – pas à ma connaissance, du moins. J'étais sorti vivant de situations extrêmement dangereuses, si dangereuses que d'autres que moi y avaient laissé leur peau. Pas de doute, l'agence qui m'avait convoqué reconnaissait mon talent. Ce qu'elle ignorait, c'est que ce talent était en grande partie imputable à la chance. Si j'étais vivant aujourd'hui, c'était parce que la chance m'avait souri plus d'une fois. N'empêche, j'avais

la réputation d'être un élément qui produisait de bons résultats. J'en étais même venu à croire que cette réputation était inébranlable, que j'étais véritablement un des meilleurs infiltrateurs du métier. Jamais une organisation criminelle ne m'avait résisté.

De réussite en réussite, j'avais développé une attitude de *prima donna*. Mais voilà, au fil du temps, le paysage criminel avait changé et, moi, j'avais omis de changer avec lui. Le changement le plus marquant, c'était que la ligne de démarcation entre l'univers du crime et celui de la politique n'était plus très nette. Avant, les bandits étaient des bandits et la politique n'intervenait jamais, sauf quand elle se devait d'être profitable aux éléments criminels. Nous sommes aujourd'hui dans une tout autre réalité : le crime est devenu le moyen par excellence de faire avancer et de financer les objectifs politiques de tout un chacun. Le président Nixon a été l'un des premiers à franchir cette frontière, usant de tactiques proches du banditisme pour raffermir son emprise sur le pouvoir. Même ici, au Canada, les scandales de ce genre ne manquent pas ; il ne se passe pas une année sans qu'on découvre un nouvel exemple de collusion entre le crime organisé et les divers paliers de gouvernement.

Ce nouvel état de choses a semé la confusion dans les rangs de ceux, policiers et autres, qui sont là pour faire appliquer la loi. Il faut dire que les criminels ont une mentalité qui échappe bien souvent aux analystes politiques. Et, de leur côté, les criminels ne saisissent pas toujours les subtilités de la sphère politique et de ses intérêts. Une chose est certaine, c'est que quand le crime se mélange à la politique, on se retrouve toujours en eaux troubles. Et au cœur de tout ce fouillis, la moindre erreur peut s'avérer funeste. La preuve, j'avais gaffé et ça avait coûté la vie à deux de mes potes. Et maintenant je devrais répondre de mes actes. À un moment, je me suis dit que mon expérience et mes succès passés allaient me tirer d'affaire. Ouais, rêve toujours. En réalité, je n'étais qu'une pièce sur l'échiquier, un élément sans conséquence dont ils se débarrasseraient sans hésiter si ça pouvait servir leurs intérêts. Parce qu'un mort, ça ne parle pas.

Mais revenons à nos moutons. À nos moutons de la côte Ouest. En ce qui me concernait, je leur faisais une faveur en venant là. Je considérais ça comme un geste de courtoisie. Mon rabbin et le Service canadien du renseignement de sécurité (SCRS) : voilà les seules personnes à qui j'avais à rendre des comptes. Le gouvernement américain était un client comme un autre à qui on m'avait affecté. N'empêche, il exerçait manifestement une emprise sur mes supérieurs. Mais de quelle nature ? Impossible à déterminer. Quoi qu'il en soit, j'étais là, pour le meilleur ou pour le pire. Ne restait plus qu'à attendre et à voir venir.

Je me suis rendu à l'hôtel, j'ai pris une chambre et j'y suis monté. J'ai passé le coup de fil que je devais passer. On m'a donné des instructions. Le lendemain matin vers 9 h, je me suis retrouvé au cinquième étage du palais de justice. On m'a fait asseoir dans une antichambre. Et j'ai attendu qu'on m'appelle, sur un banc de bois qui me faisait l'effet d'un banc d'église, m'efforçant d'avoir l'air décontracté, mais en réalité animé d'un déconcertant mélange de nervosité et de curiosité. Être convoqué dans le ventre de l'OSI me donnait l'impression d'être un écolier qu'on envoie au bureau du directeur. Sauf que, dans ce cas-ci, le directeur pouvait m'infliger la peine de mort si ça lui chantait.

Les secondes s'écoulaient lentement. Une femme est venue me chercher. « Ils » étaient prêts à me recevoir.

Je m'attendais à une salle sombre remplie de silhouettes imprécises assises en demi-cercle autour d'une chaise pliante baignée dans la lueur aveuglante d'une ampoule électrique. Le genre de scène qu'on voit au cinéma. J'ai plutôt pénétré dans une pièce décorée avec goût, au centre de laquelle trônait une longue table de conférences. Autour de cette table, ils n'étaient que trois, deux hommes et une femme. Une quatrième personne était en train d'installer un magnétophone dans un coin de la pièce. Tous ces gens avaient une expression avenante. Par contre, leurs regards étaient froids et pénétrants. L'heure n'était visiblement pas aux civilités. Je me suis assis sans dire un mot et j'ai attendu qu'ils m'adressent la parole. Mon rabbin m'avait donné un seul conseil : « Ne prends pas ces gens-là à la légère. D'un coup de stylo, ils peuvent te rayer de la carte ! »

Il y a eu un flottement, un bref silence tendu, puis la femme a parlé. Le rôle de ce panel n'était pas de me juger, mais d'évaluer la situation pour formuler ensuite des recommandations quant aux mesures à appliquer.

– Nous voulons entendre votre version des faits, a ajouté l'un des hommes.

*Ma version ? Tu parles ! Qui a dit qu'il y en avait plus d'une ? Je leur ai dit qu'avant de leur raconter quoi que ce soit, je voulais avoir la permission écrite des agences impliquées dans l'affaire. Mon ton a peut-être été un peu agressif. Est-ce que je leur demandais ça pour faire bonne figure ou pour gagner du temps ? Je n'en ai encore aucune idée. Le silence qui a suivi m'a mis sur la défensive.*

Après m'avoir fixé d'un regard pesant, ils ont sorti un document d'un fichier. L'autorisation que je demandais, ils l'avaient. Panel, 1, petit Québécois, 0.

---

J'ai commencé à leur relater l'affaire, mais j'avais du mal à cerner le fil des événements, à expliquer exactement ce que j'avais vécu. De la façon que je racontais, ça semblait tellement banal, comme si j'essayais d'expliquer quelque chose d'important par texto. Un de mes interlocuteurs, voyant ma confusion, m'a suggéré de commencer par le début. Ils me poseraient des questions au fur et à mesure.

J'ai tout repris du début, essayant d'imposer à ma narration un rythme qui donnerait plus de poids aux éléments cruciaux à venir. Mais plus je parlais et plus je me rendais compte que la journée serait longue, très longue. Il faut dire que je prenais mon temps, m'efforçant de raconter d'une voix posée qui, je l'espérais, ne laissait rien transparaître de mes émotions. Cette histoire-là n'avait rien de gai ; deux de mes amis étaient morts et ça m'avait foutu un sacré choc. J'ai malgré tout réussi à leur débiter ça avec rigueur et sang-froid, avec l'air du type qui en a vu d'autres. Rester calme était ma seule stratégie. Une façade, rien de plus. Comme on dit, je faisais le canard, flottant sereinement sur l'eau, mais pédalant comme l'enfer sous la surface.

– Il se fait tard, dit la femme après un long moment. Retirons-nous pour étudier les notes et reprenons demain matin, 9 h.

On était tous claqués. Ils ont ramassé leur paperasse et je suis retourné à ma chambre au Hilton. Fallait que je relaxe. Pas d'énergie pour sortir explorer la ville. Je me suis débranché le cerveau et j'ai doucement glissé vers le pays des rêves.

Au réveil, j'ai pensé à ma dernière conversation avec les fédéraux à Vancouver. L'équipe de Bonnie m'avait offert un boulot de consultant, qui était en réalité un poste d'AIC (*agent in charge* ou officier responsable). Pas évident comme proposition quand on est habitué à travailler seul. Je me suis demandé quels liens JP pouvait avoir avec eux et, par extension, ce que nous, les agents, représentions pour eux.

Je suis arrivé le lendemain avec ma ponctualité habituelle. J'ai grillé une cigarette dehors en vitesse, avant de monter dans la salle de réunion. À peine l'interrogatoire était-il recommencé qu'une femme est entrée pour chuchoter quelque chose à l'oreille de la femme du panel. Celle-ci s'est excusée et est sortie pour continuer la discussion dans le hall. Je pouvais prendre une pause, m'ont dit les autres. On reprendrait dans une demi-heure.

Je suis retourné dehors pour fumer une autre cigarette et réfléchir au tournant que prenaient les choses. Est-ce que je parlais trop ? Difficile de s'arrêter une fois qu'on a ouvert les vannes. C'est pourquoi toutes les méthodes d'interrogation visent à inciter le sujet à parler, à l'encourager à déballer son récit sans interruption. Tout ce qu'il dit est de l'information brute, et plus il y en a, mieux c'est. Ce que les interrogateurs détestent le plus, c'est l'individu qui n'en démord pas d'un pouce et reste muet comme une carpe. Dans ces cas-là, il n'y a pas de matière, pas de flous ou d'erreurs à exploiter.

Je suis retourné dans la salle. Les deux agents masculins y étaient déjà. Deux minutes plus tard, la femme est venue nous annoncer une nouvelle étonnante : l'enquête était reportée indéfiniment. Elle m'a remercié d'être venu. Avant de me laisser filer, elle m'a rappelé que je devais garder mes reçus si je voulais qu'on

me rembourse mes frais. Voilà, j'étais libre de partir, avec leur bénédiction et leur gratitude. Finies les questions. Plus d'histoire à raconter. Dommage, ça aurait été pour moi l'occasion de dire des choses que je n'aurais jamais plus la chance d'exprimer. Du moins, pas dans un proche avenir – aucune date de continuation n'avait été fixée; on s'est contenté de me dire qu'on me ferait signe en temps et lieu, si besoin était.

Le plus drôle dans tout ça, c'est que je me sentais floué. J'aurais aimé vider mon sac, ne serait-ce que pour ma satisfaction personnelle. Mais la vraie question, c'était : qui m'avait sorti de là? De toute évidence, quelqu'un qui avait du pouvoir et ne se souciait pas du temps et des efforts que les gens de l'AAA avaient investis dans cette convocation. Un mystère de plus dans une carrière qui en était truffée.

Avant de lever le voile sur quelques-uns de ces mystères, permettez-moi de revenir en arrière, histoire que vous sachiez d'où je viens et ce qui m'a amené à faire cette vie-là.



## CHAPITRE 1

### Partir de nulle part

**D**ans ma ville natale, les gens ont toujours pensé que j'étais différent. Différent dans le sens de bon à rien. Ils n'avaient pas totalement tort, mais j'avais l'impression de valoir mieux que ça. Ne trouvant ma place nulle part, je savais que je ne m'insérerais jamais dans le moule standard. La plupart de mes amis n'ont jamais quitté le quartier de notre enfance : ils ont rencontré une fille du coin, se sont mariés trop jeunes et ont tous fini dans un boulot à l'usine. Ils faisaient trop d'enfants, se soulaient la gueule, fumaient comme des cheminées et mouraient prématurément sans laisser de traces.

C'est comme ça que ça se passait dans les années 1950, dans les villes ouvrières du Québec. De l'autre côté de la rivière et d'Ottawa, il y avait Hull. Ma ville. Une ville qui vivait par la grâce de deux usines : chez E. B. Eddy, on fabriquait des allumettes et, juste à côté, au C.I.P. (Canadian International Paper), de la pâte à papier. Les hommes du quartier étaient travailleurs, mais ils savaient aussi s'amuser – ils faisaient partie des Chevaliers de Colomb, jouaient dans des ligues de bowling, de softball, de hockey, de curling. Les marques d'affection ne figuraient pas souvent au menu, généralement considérées comme des signes de faiblesse. Quant au rôle de la femme, il était tout trouvé pour elle : elle élevait les enfants, tenait maison, limitait sa vie sociale aux activités paroissiales et aux cercles de tricoteuses où on s'épanchait en commérages. Tout un fossé par rapport à aujourd'hui. À l'époque, après les années de guerre et de privation, la stabilité était la priorité absolue, le bonheur de mener une existence terne, répétitive, assurée. La surprise et l'aventure n'étaient pas au menu.

Enfants de l'après-guerre, on se représentait mal les épreuves que nos parents avaient pu traverser. Notre père – et par extension notre mère – pensait, comme bien d'autres pères, qu'avoir fait son service militaire lui donnait le droit de nous faire la morale et d'avoir toujours raison. Pas de souci : ça nous entraînait par une oreille et ressortait par l'autre. Qu'est-ce qu'ils croyaient : nous aussi, on avait nos ennemis et nos guerres. Sûr que ce devait être pénible pour eux de voir qu'on se foutait éperdument de toutes ces histoires qui avaient été les moments les plus marquants de leur vie. Un peu de leur faute : ils commençaient toujours leur sermon en disant « avant la guerre » ou « après la guerre », trois mots qu'ils agitaient devant nous comme un gage d'autorité et d'expérience. En agissant comme ça, ils nous distancieraient de l'événement, nous empêchaient d'en saisir la réalité. Tous les parents veulent que leurs enfants bénéficient de leur expérience, mais pour ça il faut combler un peu le fossé générationnel.

Quand aucune corvée ne nous retenait à la maison, on sortait faire la guerre à nos ennemis. Le samedi matin, on s'empressait d'avalier nos toasts, notre bol de gruau et notre verre de lait, puis on filait dehors pour se rendre, comme la plupart des garçons de notre âge, au *terrain de jeu* – c'est comme ça qu'on appelait les aires de jeu municipales. Chaque quartier avait le sien. Ce qui nous attirait surtout, c'était le terrain de baseball, qu'on utilisait constamment. Derrière, il y avait une cabane avec un comptoir où on achetait du Coke, des barres de chocolat et des petits gâteaux. En hiver, le terrain de baseball se transformait en patinoire. Du luxe qu'elle était durant l'été, la cabane devenait une nécessité : elle était chauffée au four à bois et c'est là qu'on se réfugiait pour enfiler nos patins.

À l'heure du lunch, tout le monde rentrait à la maison. Dans l'après-midi, après s'être acquittés des fastidieuses courses et corvées, on allait flâner à la salle de pool chez Marcil. Des fois, on aimait danser – enfin, les filles aimaient danser et, nous, on aimait les filles. Il y avait des danses dans chaque paroisse, dans le gymnase des écoles. Et pas besoin d'être de l'école où elle avait lieu pour y participer. Une de nos préférées était celle de l'école

secondaire Sacré-Cœur. Le problème était de s’y rendre : le trajet nous mettait dans l’axe de deux gangs de rue différents. D’abord les Kent Street Gangsters – le restaurant Chez Michael était leur base d’opération. Mes rapports avec eux étaient ambigus ; je m’entendais avec la plupart des membres, mais je pouvais aussi me battre avec eux, tout dépendant des circonstances. Une seule chose nous distinguait vraiment : nous habitions dans des paroisses différentes. Curieux comme la notion de « paroisse », que l’Église catholique emploie pour désigner une zone d’influence spécifique (à l’époque, chaque paroisse comptait deux prêtres et une église), servait dans notre cas à délimiter le territoire des gangs et à sceller nos allégeances.

Aussitôt sorti du fief des Kent – pour peu que vous ayez réussi à le traverser –, vous vous retrouviez nez à nez avec le gang des Dare Devils. Un peu plus vieux et mieux organisés, ses membres avaient des autos et des motos et s’identifiaient même par un *patch*. (Les Dare Devils deviendraient par la suite les Prophets of Hell, bande qui serait assimilée par les Popeyes, s’établirait à Montréal et deviendrait un chapitre des Hells Angels.)

L’important dans tout ça, c’est l’influence que cet environnement a eue sur moi : son caractère tribal, ses frontières et ses protocoles m’ont appris à comprendre la mentalité des gangs et le pouvoir brut des affiliations – une bonne préparation pour mon futur travail d’infiltrateur. Vrai, on était tous des voyous, mais nous, les bandes de Hull, étions tout de même soudées à la base par un ennemi commun : les Anglais. On devait protéger notre territoire contre les gangs anglophones qui sévissaient de l’autre côté de la rivière, et on était parfois appelés à faire front commun pour nous battre contre eux.

À cette époque-là, je n’avais évidemment aucune idée de ce que l’avenir me réservait. Mais les expériences que j’ai vécues dans l’univers délinquant de mon adolescence m’ont aidé, plus tard, à comprendre la mentalité des motards et à infiltrer leur milieu. J’arrivais si bien à me fondre à eux que je risquais même souvent de me perdre dans mon rôle, de basculer et de passer dans leur camp. On se ressemblait sur bien des points, les

motards et moi. Ils jouaient le même jeu que quand on était ados, dans nos gangs de petits morveux. Sauf que, dans le cas des *bikers*, les enjeux étaient plus corsés.

Le climat social a lui aussi façonné ma jeunesse. Au Canada, personne ne prêtait attention à ces graines qui commençaient à germer dans la psyché nationale. Durant la guerre, les hommes s'étaient enrôlés, on leur avait donné un uniforme et un fusil, et on les avait embarqués pour l'Europe. En temps normal, ces mêmes hommes ne se seraient jamais aventurés bien loin de leur coin de pays natal. Ils sont partis se battre pendant des années au péril de leur vie, pour découvrir à leur retour qu'il ne restait plus rien des valeurs qu'ils avaient connues. Ces bouleversements ont été un choc pour eux. En leur absence, les femmes avaient été appelées à travailler dans les usines ou ailleurs, ce qui les avait affranchies de l'abrutissant rôle d'épouse et de ménagère auquel on les avait jusque-là confinées. Partout, les germes du changement s'étaient mis à éclore dans le terreau fertile de l'insatisfaction. À la fin de la guerre, nos parents étaient fatigués, et tout ce dont ils avaient envie était de recommencer à vivre comme avant. Ce fut alors au tour de leurs enfants de partir : ils se sont éparpillés dans les collèges et universités du pays pour rejoindre les rangs des rebelles, hippies et protestataires qui contestaient farouchement l'*establishment*. Au fond, peut-être que je n'étais pas si marginal que je le croyais en ce temps-là. Peut-être que j'étais tout simplement, à l'instar de mes pairs, un produit de ma génération.

Un dernier facteur a contribué à faire de moi celui que je suis devenu. Si mon père était Québécois pure laine, ma mère, elle, était moitié irlandaise, moitié autochtone. À l'époque, tout le monde méprisait les « Indiens », comme on les appelait. « C'est tous des alcooliques, des sauvages, des païens », disait-on. Ces préjugés ont teinté mon enfance.

Dans ma jeunesse, j'avais l'impression – qui a persisté tout au long de ma vie – d'être destiné à une existence différente de celles de mes parents et des jeunes de ma ville. Les premiers, parce qu'ils faisaient partie d'une génération d'après-guerre obsédée par la

stabilité. Les seconds, parce qu'ils ne s'intéressaient qu'à la petite vie qu'ils menaient dans le quartier qui les avait vus naître – ce qui se passait ailleurs dans le monde, ils s'en foutaient royalement. Pourtant, à l'extérieur de notre patelin sans conséquence, au Canada, aux États-Unis, des changements radicaux secouaient la société. Et peut-être que c'est lorsqu'on l'insère dans le contexte historique de l'époque que mon histoire prend tout son sens. Personne ne m'aurait pris pour un hippie, mais, à ma manière, j'étais moi aussi un rebelle. À bien y penser, mon parcours n'était peut-être pas si différent de celui des gens de la génération hippie. Eux, ils avaient rejeté l'univers de leurs parents pour converger vers les campus universitaires; ils contestaient l'ordre établi en se faisant pousser les cheveux et avec des manifs. Je rejetterais, moi aussi, l'univers dans lequel j'avais grandi. Et si ce rejet s'exprimait de manière différente, au bout du compte, le clivage serait aussi extrême que dans le cas des hippies.

Chacun de nous est le produit de ce qu'il a vécu, la somme de ses expériences. Les paramètres de ma rébellion ne m'ont pas entraîné dans les remous protestataires et psychédéliques de ma génération. Ils m'ont emmené ailleurs. J'aimais trop l'action et l'intrigue pour me complaire dans la drogue et les manifs. Aujourd'hui, quand je songe aux choix que j'ai faits, je vois des tas de grosses erreurs et quelques modestes victoires. Mais je sais qu'on ne peut pas changer le passé et que l'avenir est cousu de bonnes intentions. L'instant présent est notre seule chance d'aller de l'avant. Mais voilà, parfois les choses se passent si vite qu'on ne peut pas juger de nos actions ni des dégâts qu'elles provoquent. Égoïstement, vous faites du mal aux gens qui vous aiment et ont confiance en vous, à votre femme, à votre copine, pire encore à vos enfants. Des années plus tard, vous revenez la mine basse, en pénitent, dans l'espoir qu'ils comprendront et vous pardonneront, malgré toute la douleur et la colère que vous leur avez causées.

## La traque continue!

Alex Caine infiltre cette fois les membres d'une triade de Hong Kong impliquée dans le trafic de drogue, puis des skinheads recrutés par un groupe qui projette de faire exploser une bombe dans la capitale canadienne. Il apprend que sa compagne Shannon, avec qui il ne discute jamais boulot, pratique le même métier que lui. Démasquée par des membres de la mafia russe, Shannon est exécutée par le mystérieux Henry, qu'Alex pourchassera dès lors sans relâche. Quelques jours avant la terrible fusillade au journal *Charlie Hebdo*, à Paris, Caine est enrôlé au sein d'une équipe d'experts chargés de neutraliser définitivement dix-huit suspects afin de prévenir des actes terroristes. Cet ouvrage lève le voile sur l'existence d'un homme insaisissable qui affronte les pires malfaiteurs à visage découvert, en équilibre constant entre la loi et le crime.

Conception graphique de la couverture : François Daxhélet  
Photo de la couverture : © Shutterstock

© Julia Marois



**Alex Caine** est spécialiste de l'infiltration et conseiller dans les enquêtes sur les gangs de motards. Il a travaillé pour la GRC, le FBI, la DEA (agence antidroque aux États-Unis) et d'autres corps policiers aux quatre coins du monde.